



Retors, doux, cassant, fourchu, sec... Autant de termes que la psychologie commune emprunte au lexique de la coiffure. Comme si la personnalité toute entière s'incarnait dans la manifestation pileuse. On peut tout faire avec les quelques 120 000 cheveux couvrant le crâne aux belles heures de la vie : friser, franger, boucler, crêper, ébouriffer... Une combinatoire infinie qui renseigne plus sur une société donnée que tous les ouvrages savants. La pléthore d'agencements de cette parure naturelle l'a transformée en marqueur culturel aussi bien qu'en accessoire sexuel. Car nos toisons, qu'elles encadrent le visage ou le sexe, restent le plus sûr siège de notre individualité, jouant également à la frontière des genres, entre l'humain et l'animal.

Alternant sur l'axe vertical le long et le court, les coiffures ont épuisé la panoplie capillaire, chaque nouvelle mode prenant le contre-pied de la précédente. Toutes les tendances ont été périodiquement recyclées au gré de l'esthétique et de la morale, mis à part, sans doute, les fronts élargis à l'épilation lancés par Isabeau de Bavière au xv^e siècle. Certaines époques se distinguent toutefois, comme le xx^e qui politisa le cheveu ou l'extravagant xviii^e qui s'essaya aux coiffures imbattables. L'aristocratie s'amourachait alors des "poufs aux sentiments", hautes et fragiles constructions nécessitant de longues heures de travail pour maintenir toupets et boucles sur des structures de métal à l'aide de graisses et de pommades. La tyrannie de la coquetterie condamnait la belle à dormir dans un fauteuil, la tête surmontée de montgolfières, maquette de frégates et autres pendeloques en bouquets, au risque de voir des souris s'y nicher. Mais la Révolution avec son "grand rasoir" se chargea de remettre tout le monde sur un pied d'égalité. La coupe à la Titus – dégagee sur la nuque – sera le premier diktat unisexe de l'histoire de la coiffure.

Si le système pileux engendre tant d'attentions, c'est qu'il est avant tout

LE POU- VOIR DU POIL

Système pileux & pulsions

Par Agnès Villette

Illustrations, Casajordi Bousquet

chargé de connotations sexuelles. Il est, par excellence, le lieu de la différence. La chevelure continue de s'épanouir chez la femme, le "sexe du paraître", tandis qu'elle est régulée, contrainte, voire éliminée – pour masquer la calvitie souvent – chez l'homme, singulièrement attaché à la sobriété. Cette ligne de démarcation reste la tendance lourde, curieusement reconduite en dépit de l'actuelle liberté de manœuvre et de mœurs. Comme si la leçon biblique de Samson, perdant avec ses cheveux sa force vitale, ne subsistait comme modèle que chez quelques esthètes et doux rêveurs.

Le cinéma, avec son effet de loupe, manifeste depuis longtemps cette charge sexuelle de la crinière. Dans *Nana* de Jean Renoir, un film muet de 1926, une grandiose scène de séduction se déroule par l'entremise d'une ondulante et soyeuse chevelure qui se plie au manège libidinal. *Nana* masque sa timidité d'apparat en jouant avec son affolante masse chevelue, alors que sa victime subjuguée se jette avec avidité sur une touffe retenue dans son peigne. Toute une symbolique, entre le caché et l'exhibé, dont Hollywood se saisira très vite avec le code Hays qui censure, dès les années 1930, toute apparition à l'écran de poils incongrus.

Le cinéma, toujours opportuniste, a su également exploiter la veine rebelle de l'érotisme, sa propension à priser l'ambigu. La femme n'est jamais plus belle qu'hors norme. Ainsi, de la garçonne à l'androgynisme, de Louise Brooks à Jean Seberg, les figures de l'équivoque la plus troublante s'imposent par leur coiffure, ou parfois leur absence de coiffure. Minimales, strictes, stimulant le désir en le nourrissant d'objets inédits ; l'exacerbant en se jouant des frontières.

Une ambiguïté de la norme qui se retrouve chez l'homme, dont la cartographie corporelle offre à la pilosité tout l'éventail des possibles. De la toison singeant la bestialité à la peau marmoréenne façon statuaire grecque, on voit d'emblée quels enjeux culturels ►

et sensuels se jouent dans les préférences affichées par la (ou le) partenaire. Du corps luxuriant, aussi viril qu'au premier jour de la création, à la silhouette glabre s'affirmant raffinée, c'est tout le discours des émotions qui se déploie. À moindre échelle, le visage des hommes propose les mêmes enjeux, avec l'infini palette des arrangements pilaires s'étirant des barbes, boucs et autres colliers à moustache à la préciosité variable. Il n'y a donc pas un homme, mais plusieurs modèles masculins arborant leurs panoplies respectives de séduction.

Reste la question cruciale de la toison pubienne, prioritaire, évidemment, lorsqu'il s'agit d'érotisme. La femme doit-elle nécessairement renoncer au poil? Depuis la nuit des temps, il a dû être domestiqué, au même titre que les pulsions et fantasmes qui l'accompagnaient. Et de tous les prétextes, l'hygiène a été le plus utilement convoqué. Aucune des trois religions monothéistes n'a manqué à l'appel. Pour autant, sous nos latitudes, la touffe pubienne a souverainement traversé le xx^e siècle, imperturbablement enchâssée dans des lingerie aussi flatteuses que variées. Même contenue, cette toison à longtemp constituée la part de bestialité indispensable à l'objet de désir; celle par qui le scandale arrive. Celle qui réhausse par effet de contraste, selon Georges Bataille, la beauté si lisse du féminin. D'ailleurs, si le pubis nous assimile à l'animalité, il nous en distingue singulièrement. L'humain est la seule espèce à prétendre à la toison sexuelle. D'où ce paradoxe que le poil, censé masquer, signale en fait les parties les plus secrètes et intimes du corps. Les neurologues ont démontré que l'instinct de reproduction est inconsciemment sollicité à la simple vue d'un triangle velu. Quant au plaisir de deviner la fente pudendale, voilée par la toison, il est aussi vieux qu'Empédocle et ses "*prairies fendues d'Aphrodite*".

L'histoire est ancienne et la référence végétale s'est pratiquée de tout temps. Accompagnant ou fustigeant la morale,

*Avec l'infini palette
des arrangements
pilaires, il n'y a
pas un homme,
mais plusieurs
modèles masculins
arborant leurs
panoplies respectives
de séduction*

l'esthétique du poil et du cheveu alterne entre fascination et répulsion. Le xix^e, décadent, adepte de métaphores sexuelles, encense les cheveux comme le symbole d'une féminité exacerbée, odorante, ondoyante et voluptueuse. Et Baudelaire de s'enivrer des effluves d'une chevelure. Plus "fin de siècle", Huysmans délimite une nouvelle géographie allégorique en édifiant l'aisselle abondante comme l'antre d'un climax érotique, puisque "*leur exquis et divin fumet mérite un culte éperdu*".

Retournement total avec le xx^e siècle. Rien d'étonnant à ce que l'antipathie pour le poil vienne du pays puritain par excellence, les États-Unis, d'où émane en 1915 la première campagne publicitaire pour l'épilation. Plus étrange, en revanche, est le fait que l'éradication systématique des toisons soit une conséquence tardive de l'affranchissement des mœurs. La libération sexuelle a adopté le corps comme emblème et le poil comme symptôme. Barbes christiques et généreuses aisselles furent les blasons affichés d'une génération émancipée. Mais le goût pour les effluves alliées ne dura qu'une saison, celle du Summer of Love. Par la suite, c'est la presse de charme qui va le mieux documenter, étape par étape, le lent processus de domestication de la toison pubienne. À mesure que *Playboy* ou *Penthouse* progressaient dans l'impudeur, s'effeuillaient les pubis rasés, puis tondu des années 1990. Aujourd'hui, les traces du naturel sont volontiers éliminées au profit d'une esthétique glabre où la peau lisse se modèle sur celle de l'enfant et de l'adolescent. Il ne s'agit pas là, uniquement, de cet impératif hygiénique que pratiquait, au Moyen Âge, la femme confiant sa tonte au "barbier de maujoint". Il s'agit tout autant d'une posture de courtisane, la mode relayant une sexualisation grandissante du corps, inspirée de l'univers du porno. À chaque époque sa stratégie. La nôtre semble préférer aux charmes du buisson ardent le galbe d'un mont de vénus destiné à la performance, aussi lisse que la cuisse du cycliste. —

